

Nicolas Belorgey - EAPB

Séance n°1 (22 octobre 2003)

Cette séance se compose de deux parties :

- une introduction générale au cours
- le premier thème du cours : la démarche fondatrice d'Emile Durkheim

Introduction générale

Questions pratiques

Ma présentation : NB, sociologue.

Bibliographie

L'évaluation aura lieu à la fin du trimestre sous la forme d'une interrogation écrite portant sur l'ensemble du cours.

N'hésitez pas à poser des questions pendant le cours ; en avez-vous maintenant ?

Nous nous revoyons dans 3 semaines.

Pourquoi s'intéresser à la sociologie quand on se destine à l'architecture ?

- parce que sociologues et architectes sont appelés à travailler de concert (cf. Champy). 2/3 des réponses aux appels d'offre se font dans le cadre d'équipes pluridisciplinaires comprenant aussi des sociologues → il peut être utile de savoir comment les autres fonctionnent.
- Parce qu'il peut être bon, pour un architecte, de connaître les compétences des sociologues, pour savoir s'il lui est utile de faire appel à eux, et quand cela lui est éventuellement utile.
- Enfin, parce que l'architecture, ou plus exactement les bâtiments, les logements, les villes, etc... sont aussi ce qu'on nomme des faits sociaux, c'est-à-dire qu'ils sont construits non seulement avec des pierres ou d'autres matériaux, mais aussi socialement : par des groupes, dotés de besoins, de désirs, subissant des contraintes (financières, climatiques, etc...), produits d'une certaine histoire et entraînés dans des dynamiques collectives devant aboutir, quand tout se passe bien, à la construction. Un exemple permet d'illustrer ce point.

Exemple : un projet de mosquée

On a projeté de construire une mosquée dans une ville moyenne à quelques centaines de kms de Paris. En voici les plans {plan mosquée 1}. Cette mosquée est encore à l'état de projet : le lieu de construction est pour le moment un terrain vague.

Ces plans répondent probablement à une logique architecturale. Ce n'est pas elle que je vais examiner ici. Ce que je vais examiner, c'est la logique sociale à l'œuvre derrière ce bâtiment, littéralement, sa sociologie.

Schématiquement, ce bâtiment se compose de 2 parties. Celle de gauche comporte une tourelle, qui est un minaret. Elle comporte aussi une sorte de petit toit surélevé. Pourquoi une telle forme ? {question à la salle}

→ double aspect, « culturel et culturel », qui ressort de l'analyse sociologique du quartier.

- la religion comme inversion du stigmaté (« une marque disqualifiante, les empêchant d'être pleinement acceptés par la société », Goffman, *Stigmates*) ;
 - stigmaté par racisme, relégation dans un quartier périphérique, une ZUP.
 - Inversion de ce stigmaté :
Une personne stigmatisée peut, selon E. Goffman, tenter d'afficher encore plus son « infirmité » pour qu'elle disparaisse en tant que telle : « Parmi les divers procédés de divulgation, l'un consiste à arborer un symbole de stigmaté, signe très visible qui annonce partout l'imperfection. C'est ainsi que (...) des femmes juives portent une étoile de David en pendentif. Cela dit, il convient de noter que certains de ces symboles, tel le macaron des Chevaliers de Christophe Colomb qui indique que son porteur est catholique, loin de s'offrir comme le dévoilement d'un stigmaté, entendent au contraire attester l'appartenance à une organisation qui, en elle-même, ne veut rien impliquer de semblable. En outre, un tel procédé n'est pas sans servir toutes sortes de militantismes car, faisant de lui-même un symbole, l'individu garantit sa coupure d'avec la société des normaux. »¹
- la nécessité de s'inscrire dans un espace de légitimation laïc au niveau du discours (et ce bâtiment n'est-il pas une forme de discours, qui vise à dire qui on est ou qui on veut être ?)
- ces deux axes, revendication de sa religion et discours laïc, apparaissent particulièrement lors des entretiens : première partie est un discours sur la laïcité, deuxième une apologie de la religion.
- [à comparer d'ailleurs aux tenants de l'autre mosquée]
- Cette structure de l'entretien est reproduite dans celle du bâtiment que nous avons sous nos yeux : une partie culturelle, une partie culturelle
- Mais hiérarchie demeure, cf. différence de niveaux entre les 2 ailes du bâtiment.
- On peut voir d'autres affinités entre le groupe des promoteurs et ce plan :
 - La taille du minaret : elle ne doit pas être trop grande, pour ne pas être trop ostentatoire → contrainte sociale d'acceptabilité
 - Le petit toit, plutôt qu'une coupole → contrainte de financement ; en effet, financement surtout par adhérents. Qui sont ces adhérents ? Immigrés ou descendants d'immigrés, donc catégories sociales peu favorisées
 - L'idée d'une coupole, de même que la forme des fenêtres → allusion à l'islam (alors que le plan d'ensemble n'est pas le plan classique d'une mosquée)
 - Des entrées distinctes pour les hommes et pour les femmes → renvoie à une croyance qui modèle des comportements.

Cet exemple a donc permis d'illustrer une série de notions d'ordre sociologique :

- stigmaté et son inversion (cf. supra)
- demande sociale : celle d'un groupe pour avoir son bâtiment
- les discours des acteurs, leurs représentations ; l'art peut être considéré comme une forme de discours particulièrement élaborée.
- Les registres de légitimation : ce qui sous-tend le discours, les implicites de celui-ci. Dans notre exemple, le registre utilisé pour justifier la construction de la mosquée est laïc : référence à la laïcité, argument de la dignité, ou plutôt de l'absence de dignité qu'il y aurait à prier dans une cave (il existe d'autres registres : religieux, droit des minorités, ...)

¹ Op. cit. p. 121.

Le fait que celui-ci en particulier ait été choisi renseigne sur le cadre social et intellectuel dans lequel s'inscrit cette revendication).

- Ce que permet de découvrir un entretien ethnographique (méthode utilisée en sociologie)

Ainsi, voici un exemple d'analyse sociologique appliquée à l'architecture.

La démarche fondatrice d'Emile Durkheim

Peut-être un peu ancien (1895). Mais comme il voulait fonder une nouvelle discipline, qui n'était pas reconnue, il a dû expliquer très clairement, et peut-être même de manière un peu exagérée, en quoi elle consistait : à l'époque, c'était d'autres disciplines, comme la philosophie, l'histoire, le droit, ou la psychologie, qui imposaient leur manière de voir. C'est-à-dire qu'on pensait surtout à travers les catégories de la philosophie, de l'histoire, du droit ou de la psychologie. Pour faire exister la sociologie, pour la faire accepter en tant que discipline scientifique, ED a formulé une sorte de manifeste : les RMS. En tant que manifeste, cet ouvrage a des prises de position assez tranchées, qui sont aujourd'hui parfois controversées. Mais pour nous, il présente l'avantage de formuler ce qu'entend exactement faire la sociologie. En particulier, ED y définit ce qu'il nomme un fait social et comment il faut observer les faits sociaux.

Convenablement actualisées, ces analyses restent toujours valables, ainsi que nous allons le voir. Nous allons suivre sa démarche en 2 temps :

- qu'est-ce qu'un fait social ?
- comment observer les faits sociaux ?

I. Qu'est-ce qu'un fait social ?

Définition

Les faits sociaux « consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel elles s'imposent à nous »

→ 2 traits essentiels : extériorité aux individus, contrainte sur les individus.

Application au cas du suicide

En 1897, D applique cette méthodologie au cas du suicide. Dans son ouvrage, il définit le suicide comme « Tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat ». Il adopte cette définition un peu compliquée afin de dépasser les acceptions habituelles qui voilent une partie du phénomène, c'est-à-dire ce qu'on peut appeler des préjugés : le suicide, ce n'est pas seulement se faire harakiri, c'est aussi se laisser mourir de faim. D débouche ainsi sur un indicateur qu'il estime « objectif », de la notion, c'est-à-dire un indicateur dépouillé des connotations morales (certains types de suicides étant bien vus par la société) : un taux de suicide.

D passe ensuite en revue les causes habituellement attribuées à ce phénomène. On considère habituellement le suicide comme un acte éminemment personnel, qui met en jeu des raisons qu'on ne peut découvrir qu'en sondant le tréfond de la conscience. Or, D va montrer que ces causes sont sociales et non individuelles (même si elles se manifestent au niveau des individus) :

- rejet des « facteurs psychopathiques », comme l'alcoolisme. Rejet statistique : il tente d'expliquer les variations du taux de suicide dans différents groupes sociaux.

- rejet de la « race » : on ne sait pas bien ce que sait ; et d'ailleurs, même en prenant des groupes humains les plus homogènes possibles, ou des critères d'hérédité, on n'obtient aucun résultat
- rejet des facteurs « cosmiques » : climat, température, variations saisonnières
- rejet de l'imitation (polémique avec Tarde)

Ce qui permet d'expliquer les variations du taux de suicide, ce sont d'autres facteurs que Durkheim met en lumière. Pour cela, il procède à une typologie des types de suicide qu'on peut reconstruire ainsi :

Formes du processus de socialisation	Déficiences du processus de socialisation	
	Excès	Défaut
Régulation sociale	Fatalisme	Anomie
Intégration sociale	Altruisme	Egoïsme

- le suicide égoïste
 - Procède d'un défaut d'intégration sociale. « Plus les groupes auxquels [l'individu] appartient sont affaiblis, moins il en dépend et plus, par suite, il ne relève que de lui-même pour ne connaître d'autres règles de conduite que celles qui sont fondées dans ses intérêts privés. Si donc on convient d'appeler égoïsme cet état où le moi individuel s'affirme avec excès en face du moi social et aux dépens de ce dernier, nous pourrions donner le nom d'égoïste au type particulier de suicide qui résulte d'une individuation démesurée ».
 - Ex : protestants / catholiques, célibataires / mariés. (TCEPA)
- suicide altruiste
 - procède au contraire d'un excès d'intégration sociale, quand le moi individuel disparaît dans le moi social
 - Ex : suicides de militaires [en outre, parfois difficile de distinguer la part suicidaire du comportement consistant à devenir militaire : il y a toujours plus ou moins acceptation de la perspective de sa propre mort]. Capitaine qui sombre avec son navire. Immolation des veuves en Inde. Kamikazes.
- suicide anémique
 - « quand l'activité des hommes est dérégulée et qu'ils en souffrent »
 - Ex : crises ou booms économiques : Rupture d'équilibre chez des individus bénéficiant d'une mobilité sociale ascendante qui ne savent plus où placer la hiérarchie sociale, qui ne savent plus ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas dans la satisfaction de leurs passions. Ex : *L'arrangement* d'Elia Kazan. Vérifié encore aujourd'hui.
 - Ex2 : veuvage, divorce.
 - Ex 3 : ville à la fin du 19^{ème} siècle, campagnes aujourd'hui. Remise en cause analyse d'ED ? Non, les solidarités se sont déplacées. Hier, ville = déracinement, aujourd'hui ville = solidarité. C'est donc bien le même facteur à l'œuvre, qu'il importe de débusquer derrière ses apparences changeantes. (cf. Baudelot et Establet)
- suicide fataliste
 - « celui que commettent les sujets dont l'avenir est impitoyablement muré, dont les passions sont violemment comprimées par une discipline oppressive ».
 - Ex : suicides d'esclaves, refus de mariage précoce.

Synthèse : les 2 caractéristiques principales du fait social.

→ nous avons donc bien :

- Extériorité (le suicide ne se niche pas dans les replis de la conscience individuelle ; il est le résultat de facteurs qui concernent un grand nombre de personnes)
- Contrainte (ces facteurs sont puissants puisqu'ils peuvent conduire à s'ôter la vie)

→ le suicide est donc bien un fait social. Revenons à présent sur la méthode qui a permis de l'observer. En quoi consiste-t-elle et peut-on l'appliquer à d'autres objets ?

II. Comment observer les faits sociaux ?

A. Rejeter les prénotions

1) Se méfier du sens commun : les explications du type « vertu dormitive »

- le sens commun, c'est l'idée qu'on a *a priori* d'une notion ou de ses causes. Dans notre exemple, idée qu'on se suicide parce qu'on est malheureux, ou pour des motifs purement individuels.
- Souvent caractérisé par le terme de « vertu dormitive », comme on disait au Moyen-Age que l'opium faisait dormir en raison de sa vertu dormitive. Autre ex : Athènes artistiquement supérieure à Rome en raison de sa « race ».
- Ex : l'analyse conservatrice des violences urbaines : « irrationnelles »

2) Se méfier des théories existantes : la banlieue est-elle une zone anémique ?

- la thèse de Dubet et Lapeyronnie [mes notes dessus et le schéma]
- sa contestation par D. Lepoutre : aussi intéressante que soit la thèse de F. Dubet D. Lapeyronnie sur certains points, elle n'en contient pas moins des zones d'ombre. Ce sont ces zones que D. Lepoutre a entrepris d'explorer.
- Lepoutre signale l'erreur profonde qui fonde les grands ensembles comme le lieu d'un déficit de sociabilité et pose, qu'au contraire, la sociabilité amicale y est particulièrement développée, et que pour pouvoir cerner efficacement ce monde il est nécessaire de prendre en compte les modes de sociabilité alternatifs.
- Exemples, cf. notes.

B. Construire le fait social

1) S'attacher au comment davantage qu'au pourquoi : exclusion, désaffiliation et disqualification

Les 3 notions d'exclusion, d'underclass, de marginalidad, sont reconnues et couramment utilisées par le langage commun et le langage savant

Exclusion :

Née en France en 74 (R. Lenoir) ; désigne initialement des personnes handicapées, ou isolées, en tout cas ne pouvant adopter un comportement normal. Au fil du temps, son contenu varie. Le 1^{er} rapport au plan à en rendre compte (91) insiste sur le caractère polymorphe de la notion, le second (93, Fragonard), sur son lien avec l'emploi. Puis la notion s'impose dans le discours commun, médiatique, politique (ministre chargé de l'exclusion)

Underclass

Apparue dans le *Times* en 74 sous la plume d'un journaliste qui veut dénoncer ces pauvres différents des autres, elle ne tarde pas après quelques avatars à stigmatiser les « deserving poors » qui seraient responsables de leurs difficultés et de la dérive des dépenses sociales. Repris ensuite dans le débat sociologique, qui ne remet pas en cause le phénomène mais s'interroge seulement sur les causes de son existence : approche psychologique moralisante, plus économique, positionnement par rapport à la question ethnique.

Marginalidad

Apparaît dans les 50s à la confluence du marxisme, dont elle reprend l'idée d'armée de réserve du capitalisme, et de l'école de Chicago, qui insiste sur les comportements individuels. Après plusieurs avatars, se présente aujourd'hui le plus souvent sous la couleur de l'« informalité », aussi culturaliste en fait que la « culture du pauvre » à laquelle renvoie la notion d'underclass.

Pour autant elles ne recouvrent pas des réalités claires, sur lesquelles tout le monde s'entend ; ne serait-elles des réifications ?

- En France, Rosanvallon ou Castells ont dénoncé, à partir de points de vue différents, ce qu'ils estiment les lacunes de cette approche : statique et non dynamique, rangeant sous un même nom des phénomènes très différents.
- Aux EU, bien qu'il existe une sorte de consensus sur les traits objectifs des « underclass » (beaucoup de mères chef de famille, de jeunes hommes noirs au chômage), les chercheurs travaillent en fait souvent sur des objets différents qu'ils revêtent pourtant du même nom.

Elles ont surtout en commun de fournir un cadre d'analyse aux problèmes sociaux qui permette de traiter ceux-ci comme quasiment extérieurs à la société.

- A travers 3 topographies différentes des problèmes (intérieur/extérieur ; haut/bas ; centre/périphérie), ces notions désignent en fait la même chose : les problèmes sociaux, ce qui remet en cause l'ordre social. « Le pt commun entre les 3 topologies sociales est ainsi bien dans l'accréditation de l'existence d'un monde partagé entre 2 catégories dont l'une correspond à la norme sociale dominante et l'autre se trouve rejetée à l'ext d'une frontière qui se redessine sans cesse ».
- Il n'est dès lors pas étonnant que les notions soient floues : les problèmes sociaux diffèrent selon les lieux et le temps, et à un moment et en un lieu donné en coexistent plusieurs.
- Tout se passe comme si ces notions tendaient à penser les catégories sous-jacentes comme ne faisant pas vraiment partie de la société. « En remplaçant l'inégalité par l'exclusion (...) on renonce à interpréter la relation dialectique qui lie les agents et les groupes sociaux » (+ citation de Meade).
- Et le discours moralisant n'est jamais loin : explicite aux EU ou en Am Lat (avec la vision des néo-libéraux), il n'est apparu que récemment en France, un discours sur une supposée « culture du RMI », et l'explication en dernière instance par les comportements individuels faisant écho à l'usage outre-Atlantique de la « culture du pauvre ». (cf. interdiction de la mendicité dans plusieurs villes). « [Ces notions] fournissent un système de classement qui fonctionne également comme un dispositif de déclassement ».

Désaffiliation plutôt qu'exclusion

- notion de désaffiliation chez Castell : rupture des liens familiaux, de travail, amicaux, ...
→ mise en lumière d'un processus

- Marie-Hélène Bacqué et Yves Sintomer (« Affiliations et désaffiliations en banlieue », *RFS 2001*) estiment, à partir d'une enquête de terrain menée à Saint-Denis et Aubervilliers, qu'elle rend mieux compte des faits que celles d'exclusion ou de relégation.

2) La méthode des variations concomitantes : différences entre centre ville et grand ensemble.

- Agnès Villechaise a comparé 2 quartiers de Bx à la population proche, la principale différence entre ces quartiers semblant résider, justement, dans le fait qu'il s'agissait de deux lieux différents. Le premier est une ZUP, les Hauts de Garonne, le second est le quartier Saint Michel, situé en centre ville.
- Dans les Hauts de Garonne :
 - qu'une classe ouvrière en ascension ne le déserte dans les années 1970. Il devient alors une « banlieue à problèmes ».
 - La situation sociale du quartier est l'une des plus alarmantes de l'agglomération bordelaise : le taux de chômage, le nombre de familles nombreuses, de familles monoparentales, la proportion d'étrangers sont supérieurs à la moyenne de l'agglomération. La répartition des CSP n'y est pas la même, le nombre de diplômés y est faible. Une frange importante de cette population est en situation de grande précarité.
 - Mais par rapport à l'ensemble des quartiers défavorisés, il apparaît comme plutôt privilégié. Ce n'est pas un quartier d'« exclus » ; il n'est pas dégradé, a fait l'objet d'une réhabilitation récente, est bien équipé (commerces, service de transports en commun, équipements collectifs).
 - Le taux de criminalité est inférieur à celui de Bordeaux, même si le trafic de drogue constitue un problème majeur pour les habitants
 - → Dans le reste de l'agglomération bordelaise, ce quartier passe pour « très mal famé », dangereux, pauvre, habité par des gens peu fréquentables. Les résidents connaissent cette réputation (ils la subissent par exemple lorsqu'ils doivent donner leur adresse). Pour certains, elle est justifiée, mais pour d'autres cette image est injustifiée dans les faits . Leur indignation prouve combien cette réputation pèse ; car l'opinion négative sur le quartier apparaît comme une remise en cause de la valeur personnelle des habitants. « *La cité infamante évoquée, son habitant perd toute identité singulière pour devenir le spécimen type du raté ou du voyou de banlieue, quelqu'un, en tout cas, dont il s'agit avant tout de se tenir à distance*² ». Pour les jeunes notamment, leur adresse apparaît comme un handicap lorsqu'ils recherchent un emploi.
 - Et du coup, mauvaises relations entre les habitants du quartier, racisme, repli sur soi.
- Le quartier Saint-Michel, quant à lui, est un quartier populaire ancien en voie de mutation :
 - il est situé autour de la basilique gothique St-Michel et de sa place, à proximité des quais et du centre animé de Bordeaux. C'est un beau quartier (architecture, nombreuses boutiques), qui présente une grande diversité ethnique. Il existe une mémoire du quartier liée à son histoire.
 - Jusqu'au début des années 1980, le patrimoine immobilier du quartier était très dégradé, les logements y sont vétustes ; en conséquence, les loyers sont peu élevés et St-Michel constitue donc un quartier d'accueil pour les populations les plus démunies, notamment étrangères (espagnole, portugaise, maghrébine). Cette forte présence de minorités ethniques est l'une des caractéristiques principales du quartier. Il est également touché par le chômage (les étrangers en particulier), ce qui contribue à faire disparaître bon

² P 68

nombre de petits commerçants ; de manière générale, les habitants du quartier sont très peu qualifiés. La précarité est donc grande à St-Michel.

- A partir de 1984, un vaste programme de réhabilitation a été lancé dans le cadre de la politique nationale de DSQ. Ce programme a pour résultat une amélioration sensible de l'habitat, mais ceci contribue à faire monter les loyers ; en conséquence, on observe un renouvellement de la population qui est nuisible à l'identité populaire du quartier, selon les anciens. La réhabilitation a joué en défaveur des plus démunis. L'arrivée d'une population plutôt aisée et d'étudiants dans le quartier est-elle une source d'un équilibre social plus harmonieux, ou l'indice d'une exclusion accrue des catégories défavorisées, en particulier étrangères ?
- Cependant, la précarité est toujours présente
- Saint-Michel : un quartier-ressource pour les populations immigrées
- La présence de nombreux commerçants et restaurants étrangers constitue une autre ressource ; ils offrent des possibilités d'emploi, la possibilité d'acheter des produits traditionnels à des prix avantageux. Certains commerces sont aussi des pseudo agences de voyage (offre de places dans des fourgons aménagés pour transporter passagers et bagages jusqu'au pays d'origine, au Maghreb notamment). Ces voyages sont l'occasion d'effectuer des opérations commerciales avec le pays d'origine dont le niveau d'équipement et de vie est souvent faible. La place St-Michel est le centre de ces transactions.
- St-Michel est surtout un lieu d'investissement social et affectif. Il permet de retrouver en partie l'atmosphère du pays d'origine grâce aux bars, aux petits restaurants, aux commerces, au marché (qui rappelle le souk).
- Par ailleurs, cette tradition d'accueil du quartier est reconnue par tous ; les étrangers n'ont donc pas à affronter l'hostilité des Français de souche. Le cosmopolitisme du quartier est souvent présenté comme une de ses caractéristiques principales et une de ses richesses. Certains habitants de catégories plus favorisées mettent en avant l'exotisme du quartier, source de rencontres et de découvertes, d'une convivialité chaleureuse. Les associations de quartier encouragent d'ailleurs cette mixité culturelle et sociale. « *Loin de signifier la dégradation et d'alimenter la mauvaise réputation comme dans la banlieue, la forte implantation étrangère à St-Michel peut donc avoir un aspect attractif pour des catégories moyennes appréciant une pluralité culturelle qui est la garantie du dépaysement. Cette représentation positive de l'identité ethnique en permet la valorisation et l'intégration*³ ».
- → On ne peut que souligner la grande différence avec les Hauts de Garonne où l'affirmation par les Maghrébins de leur identité collective est perçue comme une provocation.
- En outre : Un quartier apprécié, une appartenance revendiquée. St-Michel fait l'objet de représentations très positives qui ont une importance capitale dans le rapport des habitants à leur quartier : le quartier peut être aimé et donc donner lieu à une participation active et favoriser la construction d'une identité fondée sur un sentiment d'appartenance locale. Il ne menace pas la dignité sociale. La délinquance, même si les habitants en ont conscience, est acceptée car elle n'apparaît pas menaçante ; selon eux, la réputation d'insécurité du quartier n'est pas justifiée.

→ illustration de la méthode des variations concomitantes : populations similaires, mais quartiers différents, permettent de mettre en lumière un Effet de lieu : impact de l'urbain sur la société. Un fait social (différence de vie dans les 2 quartiers) s'explique par du social (perception, interactions et organisation urbaine différentes dans les 2 quartiers).

³ p 248

Conclusion

- A dans 3 semaines

Séance n°1 (22 octobre 2003)

Introduction générale

Questions pratiques

Pourquoi s'intéresser à la sociologie quand on se destine à l'architecture ?

Exemple : un projet de mosquée

La démarche fondatrice d'Emile Durkheim

I. Qu'est-ce qu'un fait social ?

Définition

Application au cas du suicide

Synthèse : les 2 caractéristiques principales du fait social.

II. Comment observer les faits sociaux ?

A. Rejeter les prénotions

1) Se méfier du sens commun : les explications du type « vertu dormitive »

2) Se méfier des théories existantes : la banlieue est-elle une zone anomique ?

B. Construire le fait social

1) S'attacher au comment davantage qu'au pourquoi : exclusion, désaffiliation et disqualification

2) La méthode des variations concomitantes : différences entre centre ville et grand ensemble.

Conclusion